

« Introduction »

Jacques Henry et Mario Seccareccia

L'Actualité économique, vol. 58, n° 1-2, 1982, p. 5-16.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/601012ar>

DOI: 10.7202/601012ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

INTRODUCTION*

Les textes qui sont présentés dans ce numéro spécial double de *L'Actualité Économique* ont tout d'abord été présentés lors d'un mini-colloque qui fut tenu à l'Université d'Ottawa le 13 mars 1981 et qui avait pour titre : « Keynes et Sraffa: Interrogations récentes en économie post-keynésienne ». Ce colloque fut financé à parts égales par le Comité de la recherche de la Faculté des sciences sociales, le Comité des conférenciers invités du Département de science économique, et l'Union générale des étudiants en sciences sociales, tous de l'Université d'Ottawa. Nous remercions la direction de *L'Actualité Économique* pour l'aide financière apportée lors de la traduction de plusieurs des textes qui suivent.

I. LA PÉDAGOGIE ET LA SCIENCE ÉCONOMIQUE

L'objectif premier du colloque du 13 mars 1981 était d'ordre pédagogique : nous voulions aider nos étudiants à saisir le sens des enseignements de « l'école post-keynésienne »¹, et nous avons en conséquence demandé à chaque présentateur de faire le point dans son domaine d'intérêt. Cependant, nous avons vite réalisé que nous ne partagions pas tous les mêmes vues sur le sujet, comme en témoignent les textes présentés.

Une telle diversité de vues est normale, mais comporte néanmoins un aspect troublant que l'on peut résumer par une question. L'école post-keynésienne est-elle une *école de campagne*, comportant une seule et grande classe dans laquelle tous les étudiants sont réunis, quel que soit leur niveau, et où un seul maître s'efforce de suivre les progrès de chaque étudiant dans tous les sujets? Ou bien est-elle plutôt une *école de ville*, moderne, complexe, comportant plusieurs classes et de nombreux professeurs et où la diversité des méthodes est vue comme une source d'enrichissement plutôt que comme une haute trahison? Quiconque parcourt la littérature post-keynésienne des vingt-cinq dernières années admettra que l'optique « école de campagne » n'est pas un mythe.

* Les auteurs remercient Jan Kregel, Alain Parguez et Luigi Pasinetti pour les commentaires très utiles qu'ils ont faits sur une version plus élaborée du présent texte.

1. Ceux qui trouvent le mot « école » trop prétentieux sont priés de lui substituer une des expressions suivantes : paradigme (Kuhn), ou programme de recherches (Lakatos).

En présentant les textes qui suivent, nous visons un autre objectif d'ordre pédagogique. Contrairement à celui qui étudie la physique et dont les études formelles auront substantiellement le même contenu, quelle que soit l'université où elles se déroulent, celui qui étudie la science économique doit admettre qu'il demeurera pour un temps le produit plus ou moins différencié de ceux qui enseignent dans l'institution qu'il a choisi de fréquenter. Contrairement au physicien en herbe, qui œuvre dans un domaine où la Nature finira toujours par avoir le dernier mot, l'économiste en voie d'être formé est toujours le prisonnier des fixations théoriques, des modèles préférés et des visions du monde qui lui sont véhiculées par ses professeurs. C'est ainsi que les étudiants s'appêtent partout à devenir les répliques intellectuelles de ceux qui leur enseignent.

Les textes qui suivent sont présentés pour le bénéfice de ceux qui se demandent s'il existe un monde différent de celui dont les théories traditionnelles sont censées être l'abstraction.

II. LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LA MÉTHODE POST-KEYNÉSIENNE

La méthode post-keynésienne peut être présentée négativement, comme une *critique* — et alors la référence à la théorie néoclassique s'impose — ou positivement, comme une *reconstruction* — et alors le retour aux Classiques s'impose. La littérature récente a opté majoritairement pour la première approche. Nous optons résolument pour la seconde.

À notre avis, il n'existe qu'une seule condition qui doit être satisfaite par ceux qui se déclarent d'allégeance post-keynésienne : s'intéresser à *l'analyse d'une économie de production* considérée dans son ensemble. Dans une telle économie, les biens et les services ne sont pas de simples *marchandises* acquises au moyen de l'échange marchand ; ce sont d'abord et avant tout des *produits* issus d'un *processus* qui fait appel à la main-d'œuvre et à d'autres produits et qui s'exerce dans un contexte institutionnel et social donné². Dans un tel cadre analytique, la capacité du système économique à se reproduire et à évoluer dans le temps acquiert une très grande importance, tandis que le fonctionnement des marchés organisés est forcément relégué au second rang des préoccupations théoriques.

Selon nous, c'est l'acceptation de cette vision fondamentale du système économique dans son ensemble qui distingue les post-keynésiens des autres. Toutes les autres caractéristiques — et elles sont nombreuses — ne sont que des traits optionnels dont le rôle est de particulariser la vision fondamentale. Considérons brièvement trois caractéristiques qui appartiennent à ces particularités optionnelles.

2. Entre autres mérites, Piero Sraffa (1960) a eu celui de relativiser l'échange en nous rappelant que toute marchandise est issue d'un processus de production.

(i) *Le temps*

Tout processus doit nécessairement se dérouler dans le temps, mais il peut être analysé dans le temps logique (ou abstrait) ou dans le temps historique (ou concret). Ainsi, P. Sraffa (1960) a analysé la production et la répartition dans le temps logique, et A. Lowe (1976) a analysé la production et l'évolution structurelle dans le temps historique.

L'acte de production est un processus qui se déroule dans le temps historique. Cependant, la production peut fort bien être analysée dans le *temps logique*, lorsque le processus qui la soutend se reproduit à l'identique d'une période à l'autre³. La notion de temps logique correspond à celle de « temps circulaire » chez les physiciens. Dans le temps logique, il ne peut survenir *aucun changement endogène* dans le système étudié ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle toutes les observations relevées ou mesures prises sur un système en équilibre dans le temps logique sont indépendantes du temps historique. Dans un tel cadre analytique, le découpage du temps en périodes de longueur définie ne peut être que tout à fait arbitraire, car chaque période de reproduction ne peut être que l'image parfaite des précédentes. C'est la raison pour laquelle l'on peut dire que se situer « dans le temps logique » revient à se situer « hors du temps ».

Par ailleurs, l'on peut dire d'un système qui existe dans le *temps historique* qu'il subit constamment les effets de changements qui lui sont endogènes comme, par exemple, dans la « traverse » de Hicks. L'on devine dès lors que le découpage du temps historique en périodes de longueurs définies est très important.

Si tous ceux qui se sont piqués de faire la distinction entre temps logique et temps historique s'étaient en même temps attelés à la tâche plus difficile de poursuivre l'analyse dans le temps historique, la liste des lectures à faire sur le phénomène de la « traverse », par exemple, serait aussi longue que la liste des lectures concernant les régimes ou états permanents (*steady states* ou *stationary states*). En réalité, c'est le contraire qui est vrai⁴.

Se situer dans le temps historique, c'est se situer dans un cadre analytique qui peut être caractérisé par l'incertitude, l'imprévisibilité, le changement endogène et l'évolution. Cependant, ceci ne veut pas dire qu'il suffit, pour se situer dans le temps historique, de truffer sa boîte d'outils analytiques de petits *dei ex machina* qui peuvent être mobilisés en tout

3. Même dans ce cas, on peut admettre un changement d'échelle ou de niveau de reproduction.

4. Le phénomène de la « traverse » a été analysé par Hicks (1965, 1973), Samuelson (1966), Solow (1967), Spaventa (1973), Burmeister (1974), Van De Klundert et Van Schaik (1974), Bhaduri (1975), Van Schaik (1976), Lowe (1976) et Maignan de Bornier (1980).

temps pour créer des effets non prévus l'instant précédent. Par exemple, faire dépendre l'investissement des « esprits animaux », sans plus de précisions, ouvre sans doute la porte à l'influence provenant de facteurs exogènes, mais ne situe pas nécessairement l'analyse dans le véritable temps historique, car la « statique comparée » est un outil pour faire des comparaisons mais non pour expliquer des changements⁵ ou analyser des processus qui se déroulent dans le temps.

La distinction entre le temps logique et le temps historique est d'une extrême importance en science économique, et il est à se demander pourquoi si peu de professeurs en parlent. Ne citons qu'une seule raison. Dans toute science, le problème de la mesure est fondamental. La science économique, qui a longtemps buté contre le problème de l'agrégation, n'échappe pas à cette règle. Or, il n'existe aucun problème d'agrégation dans le temps logique car, comme il ne s'y produit aucun changement véritablement endogène, il est facile d'y trouver des coefficients de pondération qui soient vraiment constants. L'étudiant comprendra maintenant pourquoi ses professeurs lui ont appris à raisonner dans le cadre de régimes permanents (*steady-states*) : quand on ne peut régler une difficulté dans la réalité, on l'évacue tout simplement de son univers théorique !

(ii) *La causalité*

Quelle est la cause des changements endogènes qui sont perçus dans le temps historique ? Dans le cas où les changements observés sont continus, répétitifs ou circulaires — comme ils le sont souvent en physique — l'on peut chercher à découvrir les lois qui expliquent ces changements stables. Mais dans les cas où les changements se produisent à la manière d'événements uniques, il faut plutôt rechercher une explication historique.

Les économistes classiques et les néoclassiques de la première heure vivaient dans une société qui était très vulnérable à toutes sortes de chocs exogènes, et dans laquelle il était impératif pour chaque individu de s'assurer qu'il pourrait consommer dans le futur, même s'il n'était pas appelé à contribuer à la production. Dans une telle société, seuls l'épargne, la non-consommation, l'abstinence, le report dans le temps, la parcimonie et l'attente (*waiting*) permettaient de dissiper l'incertitude inhérente au futur et assuraient la survie. Transposée à l'échelle de la société toute entière, cette mentalité austère débouche sur l'instauration d'une société puritaine qui, pour progresser, doit d'abord s'abstenir de consacrer son revenu courant tout entier à la gratification immédiate.

En bon disciple de G.E. Moore⁶, Keynes réagit contre ce puritanisme et montra que ce qui constitue indéniablement une vertu privée ne

5. Voir J. Robinson (1980).

6. Le lien entre Keynes et Moore est discuté dans Skidelsky (1975, 1977).

constitue pas nécessairement le moteur du progrès social. Keynes souligna donc que la société ne peut progresser qu'en dépensant (e.g. par l'investissement) plutôt qu'en s'abstenant, et il insista sur le fait que l'investissement ne présuppose aucunement une épargne spécifique qui lui soit antérieure. Keynes démontra que tout investissement donné doit ultimement engendrer une épargne qui lui est égale, une fois que le système dans son ensemble repose dans la situation d'équilibre qui correspond à cet investissement. Dès lors, dans le temps historique l'investissement apparaissait comme une cause et l'épargne comme un de ses effets au niveau du système dans son ensemble.

Malheureusement, préoccupé qu'il était par les problèmes conjoncturels de son temps, Keynes s'intéressa trop exclusivement aux aspects de courte période de l'investissement, négligeant ainsi les changements structurels parfois substantiels que les investissements causent dans le temps historique long. De nos jours, les post-keynésiens « fondamentalistes » nous semblent perpétuer cette tradition⁷.

Ainsi, depuis Keynes — en réalité depuis Boisguilbert au 17^{ième} siècle⁸ — il n'est plus permis de douter que le « moteur » de l'activité et du changement économique réside positivement dans l'indulgence (e.g. la dépense), plutôt que négativement dans l'abstinence (e.g. la non-dépense)⁹. Plus précisément, *le « moteur » réside dans la dépense en vue d'accroître et d'adapter les capacités reproductives de la société, c'est-à-dire dans l'investissement.*

(iii) *Le cadre analytique*

Dans l'analyse post-keynésienne, les agents sont regroupés en classes fonctionnelles, comme dans la tradition classique, plutôt que traités en tant qu'individus, comme dans la tradition néoclassique. Dès lors, l'on peut deviner que la « rationalité » (en tant que fondement de la psychologie individuelle des agents) et la « maximation » (en tant que guide pratique dans l'action) n'ont aucun rôle essentiel à jouer dans l'analyse post-keynésienne. Les classes sociales deviennent donc les principaux acteurs dans le système de production des marchandises. Dans un tel cadre analytique, l'enjeu social ne consiste pas pour chaque individu à s'accaparer sur les marchés la plus grande quantité possible de marchandises déjà produites, mais il consiste plutôt pour chaque catégorie d'agents de pouvoir se réaliser pleinement en participant au processus de production. C'est pourquoi l'on peut dire que l'analyse post-keynésienne s'intéresse à *l'être*, plutôt qu'à *l'avoir*.

7. Voir A. Coddington (1976).

8. Il serait tentant d'ajouter : « ... et jusqu'à Reagan au 20^{ième} siècle ».

9. Notre définition de l'approche post-keynésienne comme une reconstruction plutôt qu'une simple critique s'inscrit dans cette tradition positive et anti-puritaine qui repose sur le commandement plutôt que l'interdit.

L'analyse post-keynésienne porte donc sur les *relations sociales* qui s'établissent entre les diverses catégories d'agents relativement à la production, à la répartition, à l'accumulation et à l'échange. Ces relations peuvent être de nature compétitive ou de nature coopérative, mais elles traduisent toujours le pouvoir relatif de chaque classe, qui peut lui-même être relié à la structure de la propriété, à la répartition du revenu et des richesses, ainsi qu'au pouvoir politique.

L'analyse prioritaire des relations sociales entre classes s'inscrit de plein pied dans la tradition instaurée d'abord par les classiques, poursuivie avec vigueur par Marx, et que l'on trouve explicitement chez Keynes et implicitement chez Sraffa. Chez Marx, l'évolution dynamique de la société toute entière dépend de la lutte des classes. Chez Sraffa, la répartition du surplus est expliquée sur une base collective. Chez Keynes, la société comprend trois classes : les entrepreneurs-investisseurs, les travailleurs et les rentiers. Dans l'univers keynésien, c'est la lutte entre les entrepreneurs-investisseurs (qui doivent trouver un financement pour les investissements projetés) et les rentiers (dont les actions sont guidées par leur attitude envers la « liquidité ») qui engendre les crises récurrentes qui marquent l'évolution historique du système de production. C'est d'ailleurs au terme d'une telle analyse historique que Keynes fut amené à prédire, sinon à souhaiter, l'euthanasie du rentier.

Récemment, plusieurs post-keynésiens ont adapté l'analyse de classes utilisée par Keynes en vue d'étudier la détermination des prix au sein de la société moderne d'affaires. La microéconomie peut donc être présentée dans le contexte d'un conflit qui serait interne à la firme et qui mettrait aux prises les travailleurs, les entrepreneurs et les actionnaires (rentiers) ; la politique de fixation des prix se présente alors comme une façon de résoudre temporairement le conflit qui oppose les trois groupes d'antagonistes au niveau de l'entreprise. Les prix qui en résultent n'ont pas à vider les marchés ; il suffit qu'ils permettent au système dans son ensemble et aux relations sociales sous-jacentes de se reproduire dans le temps historique.

III. CONVERGENCES ET DIVERGENCES POST-KEYNÉSIENNES

Nous avons suggéré plus haut que la seule caractéristique qui soit indubitablement post-keynésienne est la place centrale qu'occupe l'analyse du processus de production, par opposition à la fixation traditionnelle sur l'échange. Tous les auteurs dont le texte est publié dans le présent numéro partagent implicitement ou explicitement ce point de vue. Cependant, les auteurs divergent d'opinion sur plusieurs autres points. Nous devons maintenant montrer que de telles divergences sont légitimes et qu'elles ont toutes leur place dans l'école de ville que constitue l'optique post-keynésienne.

(i) *Visions et réalité*

Dans les sciences naturelles, la réalité finit toujours par avoir le dernier mot. Personne n'a besoin de croire en la loi de la gravité pour y être soumis, et celui qui veut marcher en ligne droite n'a aucunement à se préoccuper du fait que la terre est ronde.

Il en est autrement dans les sciences sociales, en particulier dans la science économique, où la « réalité » continuera encore pendant longtemps à être ce que chaque économiste persiste à « voir ». Ainsi, il n'est pas exagéré de dire que, pour la majorité des économistes contemporains, les prix sont vus comme des phénomènes qui sont déterminés sur des marchés qui se vident¹⁰. Pour les post-keynésiens, les prix sont comme les « roses » ; ils sont ce qu'ils sont, et leur existence n'a pas à être conditionnée par l'exigence que les marchés se vident.

Qu'arrive-t-il lorsque la « réalité » n'est pas en accord avec les « visions » que nous en avons ? Les études en psychologie moderne indiquent que lorsqu'une personne est subitement confrontée avec une situation réelle qui n'est pas conforme avec la vision du monde que cette personne entretient, c'est la vision et non la réalité qui le plus souvent sort indemne de la confrontation. Les économistes n'échappent pas à cette tyrannie.

C'est la question que soulève Victoria Chick dans son texte. La *Théorie générale* de Keynes repose sur un nombre restreint d'hypothèses suggérées par les circonstances historiques des années 1930. Cette théorie est-elle toujours aussi valable un demi siècle plus tard sans ajustement majeur ?

Comment donc peut-on apprendre à « voir » la réalité ? Exactement comme l'enfant apprend à parler, c'est-à-dire en reproduisant d'abord les sons qui l'entourent. C'est ainsi que l'enfant hérite d'un certain vocabulaire et acquiert un accent particulier. Plus tard, il aura à décider s'il doit se limiter à ce que son milieu lui a donné ou s'il doit chercher à aller plus loin. Celui qui étudie l'économie ne fait pas exception à cette règle.

(ii) *Qu'est-ce qu'un « post-keynésien » ?*

Il est évident que l'unanimité est loin d'être faite sur ce point. Pour Paul Davenport et Marc Lavoie, la désignation de « post-keynésien » possède une signification très précise qu'ils s'efforcent d'explicitier dans leur texte respectif. Tom Asimakopulos serait sans doute d'accord avec eux, mais il ne le dit pas dans son texte. Quant à Alfred Eichner, il s'est prononcé sur ce point dans une autre contribution¹¹. Enfin, l'ambiguïté

10. Nous sommes conscients bien sûr de l'importance accordée à l'analyse du « déséquilibre » par les théoriciens néoclassiques contemporains. Cependant, cette approche se situe toujours dans le même cadre analytique : celui d'une économie d'échange où le point de référence demeure « l'équilibre » du marché, dans le sens que le marché se vide.

11. A.S. Eichner et J.A. Kregel (1975).

de la désignation « post-keynésienne » pousse Jacques Henry à lui préférer l'appellation « post-classique ».

Par exemple, Marc Lavoie insiste sur le fait que la monnaie endogène fait partie intégrante de la vision post-keynésienne; pourtant, ni Paul Davenport, ni Jacques Henry, ni Mario Seccareccia ne semblent s'en préoccuper dans leur analyse. Par ailleurs, dans sa hâte de remplacer Solow par Kaldor, Paul Davenport fait porter son analyse sur la production agrégée; est-ce à dire qu'il ignore les problèmes d'agrégation soulevés par Mario Seccareccia?

Le lecteur attentif n'aura aucune difficulté à relever d'autres différences entre les auteurs dont le texte est publié dans ce numéro. Toutes ces différences, selon nous, sont légitimes, car elles portent sur des caractéristiques qui, bien qu'étant importantes, n'appartiennent pas au noyau fondamental (*hard core*) qui caractérise le programme de recherche post-keynésien.

(iii) *La causalité post-keynésienne*

Tous les auteurs présentés dans ce numéro acceptent l'idée que la causalité post-keynésienne va de l'investissement vers l'épargne, et non l'inverse. Mais la façon dont cette causalité s'articule dans l'analyse présente des différences selon l'auteur. Ainsi, pour Marc Lavoie, c'est l'existence de la monnaie qui permet à cette causalité de s'exercer effectivement. Pour Jacques Henry, cette causalité est présentée comme un cas spécial d'une causalité plus générale qui s'exercerait des quantités vers les prix.

Cependant, tous s'entendent pour appréhender la causalité post-keynésienne dans le cadre d'un circuit et d'une séquence temporelle. Victoria Chick (1978) a décrit en détails une telle séquence temporelle et Jacques Henry en tente l'analyse formelle. Dans leur analyse respective, Marc Lavoie et Paul Davenport se satisfont du concept de causalité « simultanée »¹², qui caractérise en général les situations d'équilibre et qui ne permet pas en général de déterminer de façon non ambiguë la direction dans laquelle la causalité s'exerce. Un des avantages incontestables qui découle du fait de poursuivre l'analyse dans le temps historique est que la direction dans laquelle la causalité s'exerce y est clairement révélée.

(iv) *La place de Sraffa*

Dans toute la littérature post-keynésienne, Sraffa (1960) est un auteur très respecté et souvent cité. Cependant, l'on fait rarement appel à lui lorsqu'il s'agit de construire des modèles réalistes pour analyser des pro-

12. Voir J. Hicks (1979) pour une explication de ce type de causalité qui a par ailleurs été sévèrement critiqué par L.L. Pasinetti (1974).

cessus réels. Selon Tom Asimakopulos, la contribution scientifique de Sraffa est surtout « négative », c'est-à-dire qu'elle est très utile comme base d'une critique de la théorie traditionnelle, mais d'une utilité limitée si l'on veut reconstruire l'économie politique. Ce point de vue n'est pas partagé par tous. En particulier, Jacques Henry préfère caractériser la contribution de Sraffa en disant qu'elle est « incomplète » ; selon lui, si l'on transpose l'analyse de Sraffa dans le temps historique, celle-ci devient un outil d'analyse extrêmement puissant.

Nous estimons que Sraffa n'occupe pas la place qui lui revient dans la plupart des analyses post-keynésiennes. Présenter Sraffa comme un auteur qui a détruit sans lui-même construire n'est vraiment pas plus difficile que de présenter Keynes comme un auteur qui a construit une nouvelle théorie sans lui-même détruire la précédente, et c'est précisément la raison pour laquelle les idées de Keynes ont pu si facilement être récupérées par les « réductionnistes reconstructeurs » dont parle A. Codrington (1976).

Tom Asimakopulos prétend que Keynes et Sraffa n'ont rien en commun et il a sans doute raison. Jacques Henry, pour sa part, souligne que Keynes et Sraffa sont de parfaits compléments — ce qui suppose qu'ils n'ont effectivement rien en commun — et il a sans doute également raison. Paul Davenport résume bien la contribution scientifique de Sraffa, mais il ne tente pas de construire sur cette base. Gilles Dostaler situe la contribution de Sraffa dans le cadre de l'évolution de la pensée économique et la compare à celle de Marx. Enfin, Mario Seccareccia présente la contribution de Sraffa en regard du problème de la mesure et de l'agrégation, qui est sans doute le problème scientifique le plus fondamental auquel la science économique a fait face de tout temps.

(v) *Le problème du temps*

Les post-keynésiens aiment souligner que, dans leurs analyses, ils prennent le temps au sérieux. Joan Robinson (1980) a sans doute été la plus explicite sur ce point.

Jacques Henry tente de cerner précisément les notions de temps logique et de temps historique. Sans une distinction très claire entre ces deux notions, il est difficile de distinguer entre des « changements » et de simples « comparaisons », comme en témoigne toute la littérature sur le retour des techniques (*reswitching*).

Comme le rappelle Tom Asimakopulos, Keynes a utilisé la notion d'attentes (*expectations*) pour permettre au futur inconnu et incertain d'exercer une influence sur la conduite du présent. C'est la façon dont bon nombre de post-keynésiens incorporent encore le temps historique à leur analyse et peuvent ainsi expliquer certains « changements ». Cepen-

dant, lorsque Keynes présente le concept du multiplicateur statique, son analyse se situe dans le temps logique et ne peut que permettre des « comparaisons » entre diverses situations d'équilibre, comme le montre Jacques Henry dans son texte.

(vi) *La recherche empirique*

La recherche empirique est d'une utilité limitée lorsqu'elle ne repose pas sur une résolution scientifiquement adéquate du problème de la mesure et qu'elle ne s'inscrit pas dans un programme de recherches où les principes élémentaires de l'épistémologie scientifique sont connus et respectés. C'est pourquoi la contribution d'Alfred Eichner complète si bien les textes qui la précèdent. À notre connaissance, le texte d'Alfred Eichner est le premier à aborder ce problème en profondeur dans le cadre des préoccupations post-keynésiennes.

IV. CONCLUSION

Avait-on besoin d'un numéro spécial double de *L'Actualité Économique* consacré à Keynes, Marx et Sraffa ? L'utilité d'une contribution ne peut se juger qu'à l'ampleur du vide qu'elle vient combler. Nous ne désirons pas nous-mêmes répondre à la question ci-haut. Par contre, nous suggérons au lecteur le test suivant. Aux trois premières personnes (étudiant en science économique, professeur d'économie, ou économiste professionnel) que le lecteur rencontrera, qu'il leur demande si elles connaissent Piero Sraffa ; dans l'affirmative, que le lecteur les prie de l'entretenir de l'œuvre de Sraffa pendant, disons, dix minutes. Dans la négative, le besoin de ce numéro spécial double est démontré.

Jacques HENRY
et
Mario SECCARECCIA
Université d'Ottawa

BIBLIOGRAPHIE

- BHADURI, A., «On the Analogy between the Quantity and the Price — Traverse», *Oxford Economic Papers*, vol. 27, no. 3 (novembre 1975).
- BURMEISTER, EDWIN, «Synthesizing the Neo-Austrian and Alternative Approaches to Capital Theory: A Survey», *Journal of Economic Literature*, vol. 12, no. 2 (juin 1974).
- CHICK, VICTORIA, «The nature of the Keynesian Revolution: A Reassessment», *Australian Economic Papers*, vol. 17, no. 30 (juin 1978).
- CODDINGTON, ALAN, «Keynesian Economics: The Search for First Principles», *Journal of Economic Literature*, vol. 14, no. 4 (décembre 1976).
- EICHNER, A., et KREGEL, J.A., «An Essay on Post-Keynesian Theory: A New Paradigm in Economics», *Journal of Economic Literature*, vol. 13, no. 4 (Décembre 1975).
- HICKS, JOHN, *Capital and Growth*, Oxford University Press, 1965.
- HICKS, JOHN, *Capital and Time, A Neo-Austrian Theory*, Oxford University Press, 1973.
- HICKS, JOHN, *Causality in Economics*, Oxford: Basil Blackwell, 1979.
- LOWE, ADOLPHE, *The Path of Economic Growth*, Cambridge University Press, 1976.
- MAGNAN DE BORNIER, JEAN, *Capital et déséquilibre de la croissance*, Paris: Economica, 1980.
- PASINETTI, LUIGI L., *Growth and Income Distribution*, Cambridge University Press, 1974.
- ROBINSON, JOAN, «Time in Economic Theory», *Kyklos*, vol. 33, fasc. 2 (1980).
- SAMUELSON, PAUL, «A Summing up», *Quarterly Journal of Economics*, vol. 80, no. 4 (novembre 1966).
- SKIDELSKY, ROBERT, «The Reception of the Keynesian Revolution», *Essays on John Maynard Keynes*, M. Keynes, édit., Cambridge University Press, 1975.
- SKIDELSKY, ROBERT, «The Revolt against the Victorians», *The End of the Keynesian Era*, R. Skidelsky, édit., London: The MacMillan Press Ltd., 1977.
- SOLOW, ROBERT M., «The Interest Rate and Transition Between Techniques», *Socialism, Capitalism and Economic Growth*, C.H. Feinstein, édit., Cambridge University Press, 1967.
- SPAVENTA, LUIGI, «Notes on Problems of Transition between Techniques», *Models of Economic Growth*, J.A. Mirrlees et N.H. Stern, édits., London: MacMillan, 1973.

SRAFFA, PIERO, *Production de marchandises par des marchandises*, Paris : Dunod, 1972.

VAN DE KLUNDERT, T., et VAN SCHAİK, A., « Durable Capital and Economic Growth », *De Economist*, vol. 122, no. 3 (1974).

VAN SCHAİK, A., *Reproduction and Fixed Capital*, Tilberg University Press, 1976.